

tes préoccupations de Guillaume II fut, on le sait, de constituer à son pays une flotte de guerre formidable capable de tenir tête à celle de l'empire britannique. Certes, il ne négligea point pour cela l'augmentation en nombre et en force de l'armée de terre, mais on peut dire que depuis le début de son règne, peu de questions l'intéressèrent autant que les questions maritimes.

Dans plusieurs discours retentissants, il déclara que l'Allemagne devait posséder des forces navales capables de lui faire envisager sans trouble toutes les éventualités, et il réussit à plusieurs reprises à faire voter par le parlement des budgets considérables destinés à la création de nouvelles unités, à l'amélioration des ports de guerre, au rajeunissement et au perfectionnement de l'armement.

Parmi les innombrables uniformes dont le kaiser aime à se parer, il n'en est point qu'il endosse avec plus de plaisir que celui d'amiral en chef de la marine de l'empire allemand.

A considérer la très curieuse photographie que nous publions aujourd'hui, on aurait des raisons de supposer qu'il y a bien longtemps que la vocation marine naquit en lui.

C'est en 1861—il avait deux ans—qu'il se montra pour la première fois sous les apparences d'un marin en prenant fièrement place dans un frêle esquif portant le nom de "Fortuna", ainsi que le montre notre document.

Mais c'était là un pur effet du hasard.

Cette photographie sort d'un atelier berlinois et l'artiste qui tira ce cliché possédait cette petite nacelle parmi ses accessoires.

LES SUPPLICES D'ORIENT

Jadis, avant l'arrivée des Français et des Anglais aux Indes, les rajahs, gae-kwars et autres potentats qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets, graciaient rarement les condamnés et la faute la plus légère entraînait fréquemment la peine capitale.

Les malheureux, malgré l'horreur du supplice, se résignaient à leur triste sort avec une philosophie déconcertante, estimant qu'après tout leur torture aurait pu traîner en longueur et qu'en les faisant exécuter par un éléphant, le maître usait encore d'une certaine indulgence.

Car c'est à un docile et inconscient pachyderme qu'on demandait de remplir l'office de bourreau. Le condamné attaché sur un billot, la face tournée vers le ciel, voyait s'avancer l'énorme bête, conduite par son mahout.

L'éléphant soulevait sa grosse patte et l'appuyait de toutes ses forces sur la poitrine ou la tête du pauvre diable.

Un râle, un craquement sourd... L'homme avait cessé de vivre. C'était atroce, mais expéditif.

Des supplices plus abominables encore étaient appliqués en Chine, au Siam, en Corée et en Indo-Chine.

L'Asiatique attache une importance énorme à la façon dont on l'envoie "ad patres"

Les Chinois, par exemple, se soucient peu de mourir, à condition d'être détériorés le moins possible.

La certitude qu'ils ont, de conserver dans l'autre monde la figure, la forme qu'ils avaient ici-bas, leur fait désirer d'arriver dans le royaume des esprits